

**KEVIN MULLIGAN: WITTGENSTEIN
ET LA PHILOSOPHIE AUSTRO-ALLEMANDE**

Ariane MONTEIL
(Université Paris-Sorbonne)

Le professeur de philosophie à l'Université de Genève, Kevin Mulligan, a choisi de publier chez Vrin¹ la synthèse de plus de trente années de recherches. Depuis la parution en 1980 d'une contribution intitulée « Structure and Rules in Wittgenstein and Husserl », il a consacré une part importante de ses travaux à une investigation minutieuse des racines austro-allemandes de la philosophie dite « analytique », en s'efforçant de mettre au jour leurs entrelacements avec le courant naissant de la pensée phénoménologique.

Il est assez généralement admis aujourd'hui que les problèmes logiques et philosophiques posés par le jeune Wittgenstein étaient étroitement liés à des questions intellectuelles et des préoccupations plus personnelles totalement étrangères à ses maîtres de Cambridge, Moore et Russell, mais aussi à Frege. Il suffit de lire les remarquables études de McGuinness, Janik et Toulmin, et bien d'autres encore pour se convaincre que la philosophie de Wittgenstein ne peut être correctement appréhendée sans prendre en compte un héritage allemand et autrichien bien particulier qui imprègne jusqu'à ses derniers mots. Il suffit d'ailleurs de lire les notes et la correspondance de Wittgenstein pour y trouver une vive conscience de cette appartenance à une famille de pensée, à une communauté spirituelle et culturelle totalement différente de celle dans laquelle il a été amené à vivre et à travailler. C'est d'ailleurs le risque d'être assimilé à un autre cercle que le sien, qui le pousse à des prises de positions parfois violentes, comme lors de l'accusation de plagiat envers Carnap.² La certitude de ne pouvoir être bien compris que par ses « pairs » de même que son refus de faire « école » sont des éléments très importants qui structurent l'activité philosophique de Wittgenstein et qui doivent être pris en compte dès lors que l'on cherche à le comparer à d'autres, que ce soit parmi ses prédécesseurs ou ceux qui se réclament de lui. Il est évident que l'on peut être influencé par lui sans pour autant l'avoir compris, selon ses propres critères. A l'inverse, ne peut-on

¹ Mulligan, *Wittgenstein et la philosophie austro-allemande*, Paris, Vrin, 2012.

² Ouelbani (2010, p6-7).

envisager qu'il ait assimilé des idées de la part de philosophes dont il ne partageait pas l'orientation fondamentale sans que cela lui ait retiré de sa créativité et de son acuité ?

Mais si Kevin Mulligan assume résolument la position consistant à détourner l'attention de Wittgenstein en tant qu'initiateur d'une lignée, pour éclairer ses prédécesseurs, son ambition va cependant plus loin. Déjà dans une publication précédente chez Vrin, co-éditée avec J.-P. Cometti³, il avait rompu avec la présentation usuelle de la philosophie du XXe siècle en deux blocs, avec d'un côté les pays de langue anglaise et de l'autre la vieille Europe continentale : cette thèse est tout simplement erronée pour Mulligan, parce qu'elle ignore une donnée historique et géographique, l'existence de l'Europe centrale, au sein de laquelle une tradition philosophique a existé et existe encore, et dont nous n'avons pas assez mesuré l'impact sur la philosophie analytique. La plupart des représentants de cette école se sont détournés de l'idéalisme allemand le plus spéculatif, Fichte, Schelling, Hegel, pour accueillir la tradition aristotélicienne et médiévale, et s'ouvrir à la logique, aux mathématiques, et aux sciences empiriques. On aurait ainsi un point de départ avec Bolzano, et un point d'arrivée, avec Tarski. Entre les deux s'inscriraient notamment Brentano, Meinong, Marty, Hôfler, Stumpf, Twardowski, le premier Husserl, Wittgenstein, Carnap, Lukasiewicz, Kotarbinski, Ajdukiewicz. Cette variété peut confiner à l'éclectisme, et on pourrait émettre quelques réserves, en se rappelant par exemple la répugnance de Wittgenstein à être associé à Carnap au sein d'une école philosophique, comme nous l'avons mentionné plus haut, ou encore son ignorance totale et affichée de la philosophie d'Aristote. Mais on peut néanmoins y déceler une sorte d'unité : celle d'une pensée qui, dans la philosophie de langue allemande, propose une réaction au kantisme et à un certain idéalisme allemand. Dès lors, un sens bien précis de l'expression « philosophie autrichienne » apparaît clairement dans cette formule de Kevin Mulligan : « *La philosophie autrichienne est à l'idéalisme allemand ce que la phénoménologie réaliste est aux transformations successives de la phénoménologie et ce qu'est la philosophie analytique à la "Continental Philosophy"* »⁴.

Dans la suite logique de cette réorientation historiographique,

³ J.P. Cometti & K. Mulligan (2001).

⁴ Mulligan, "De la philosophie autrichienne et de sa place", in J.-P. Cometti & K. Mulligan (2001).

l'une des préoccupations dominantes de Mulligan est la confrontation de Wittgenstein avec Brentano, Bolzano et plusieurs de leurs élèves de première ou deuxième génération, avec au centre le plus éminent, Husserl. Ces face-à-face impliquent également de « nombreux philosophes et psychologues fortement marqués par l'effet Brentano »⁵, comme Lipps, Hartmann, Ortega y Gasset et les premiers phénoménologues (Scheler par exemple), ainsi que « les différentes traditions de la psychologie de la Gestalt, Prague, Graz, Vienne et Berlin. »⁶ Parmi ces derniers Mulligan étudie avec un intérêt particulier les apports de Karl Bühler, auxquels il a déjà consacré tout un article « L'essence du langage, les maçons de Wittgenstein et les briques de Bühler »⁷, que l'on retrouve sous une forme légèrement remaniée au chapitre VI du présent ouvrage. Plusieurs de ses publications précédentes fournissent d'ailleurs la matière de certains chapitres, notamment les trois interventions données en 2010 dans le cadre des conférences Hugues Leblanc, sous le titre « Wittgenstein et ses prédécesseurs austro-allemands »⁸. Dans la première, Mulligan cherchait à montrer l'étrange similitude entre les réflexions du phénoménologue réaliste Max Scheler sur la nature du moi, du monde et de l'éthique, et celles de Wittgenstein. Il est convaincu que le *Tractatus*, spécialement les points les plus obscurs et mystiques des derniers aphorismes, donnent la réponse personnelle de Wittgenstein aux questions posées par Max Scheler dans *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*. On retrouvera l'essentiel de ses arguments au chapitre I et surtout au chapitre II intitulé « De l'esprit, de l'âme et des mondes », où Mulligan place Max Scheler comme source d'inspiration cachée pour les réflexions de Wittgenstein sur le rapport du sujet au monde, aux côtés d'Otto Weininger, lequel fait en revanche partie de la liste de ses influences « admises ». Il n'y a en effet nulle part mention que Wittgenstein eût été un lecteur de Scheler, ce qui atténue indéniablement l'impact de la conviction de Mulligan. En revanche, le face à face entre Bühler et Wittgenstein s'est effectivement produit, lors de la confrontation de ce dernier avec Schlick⁹, en 1927, dans la maison de la sœur de Wittgenstein. La deuxième conférence, qui était consacrée à l'examen des descriptions

⁵ Mulligan (2012, p12).

⁶ Ibid., p12.

⁷ Mulligan (2004, 1997).

⁸ Mulligan (2011).

⁹ Haller (1993) ; Cf. également Toccafondi (2004, p2).

des émotions, du vouloir dire, du vouloir, du vouloir faire et du souvenir données par Wittgenstein et par les premiers phénoménologues est reprise plus spécifiquement au chapitre III « Eprouver vs vouloir dire, vouloir, etc. ». Quant à la troisième conférence, ses principaux apports concernant la description du langage et la philosophie de la signification (Bedeutung) dans la philosophie austro-allemande sont exposés au chapitre V « Significations ». Le chapitre VII du livre reprend quant à lui un article de 1991¹⁰ et compare les descriptions des couleurs proposées par Wittgenstein dans les années trente avec celles de Meinong et de la psychologie descriptive, notamment celles d'un élève de Husserl, David Katz. Enfin le dernier chapitre actualise un texte paru en 2006¹¹, et met en regard les « derniers mots »¹² de la psychologie descriptive, incarnée principalement par Ortega y Gasset avec la dernière philosophie de Wittgenstein telle qu'elle apparaît rassemblée dans *De la certitude*.

Mais l'ensemble de l'ouvrage de Mulligan ne peut se réduire à une simple anthologie. La sélection des études antérieures, leur ordonnancement, enfin les précisions et les ajouts nombreux attestent d'une intention bien précise, d'une volonté de faire un ou plusieurs pas de plus sur une trajectoire qui prend des allures programmatiques et appelle à la défense et au renouveau d'une ligne métaphysique en philosophie analytique contemporaine. Mais pour atteindre cet objectif, il faut bien s'attendre à chaque étape à une difficile négociation avec Wittgenstein, dont l'activité philosophique nous semblait pourtant avoir sonné le glas des méditations ontologiques et de toute tentative de fonder une épistémologie sûre et rationnelle. De fait, les études de Mulligan s'efforcent par tous les moyens de réduire l'obstacle. S'il est incontournable, comment le rendre inoffensif ? On peut tenter de jeter sur lui une forme de discrédit en attirant l'attention sur la complexe question de son rapport à ses propres sources. C'est une option pour laquelle Mulligan avait manifesté une certaine attirance dans ses publications antérieures, et il semble pour le moins plus circonspect, ou du moins il cherche à éviter d'entrer dans ce type de débat, comme il l'exprime clairement dans les dernières lignes de sa conclusion. « *Dans ce livre, rien n'a été affirmé ou présupposé au sujet des « sources » de Wittgenstein, si*

¹⁰. Mulligan (1991).

¹¹. Mulligan (2006).

¹². Mulligan (2012, p183).

ce n'est ce qu'il affirme lui-même à ce sujet. »¹³ Il esquive ensuite rapidement le problème en invitant son lecteur à « garder à l'esprit l'importance extraordinaire que revêt pour lui (Wittgenstein) le phénomène de la signification secondaire ». ¹⁴ Cela mériterait quelques éclaircissements. D'autant plus que Wittgenstein s'est bel et bien intéressé à ses sources et s'est donné la peine d'analyser à maintes reprises cette relation, contrairement à ce qu'affirme Mulligan dans sa dernière phrase. Mais l'essentiel n'est pas là. Tout au long de ce livre, il s'efforce avec persévérance d'insérer Wittgenstein dans une tradition intellectuelle, de le rattacher à une famille philosophique ou, tout au moins d'estomper les divergences et de valoriser les similitudes qui peuvent favoriser ce rapprochement. En cas de succès, le prétendu fossoyeur de la métaphysique ne serait plus qu'un représentant sans éclat de la philosophie austro-allemande post-brentanienne, dont les écrits n'offriraient qu'un traitement partiel des nombreux problèmes que les plus talentueux des psychologues descriptifs s'étaient posés.

Car c'est bien là que tout se joue – pourrait-on dire avec Wittgenstein –, autour de la grammaire du « décrire ». « Toutes ces traditions philosophiques austro-allemandes accordent à la description des phénomènes mentaux et psychologiques, de leurs objets, et du langage une place centrale et (selon leurs dires) relativement nouvelle par rapport à la tradition philosophique. Wittgenstein veut lui aussi, dès ses débuts, décrire. [...] Quels rapports y a-t-il entre les descriptions de l'esprit et du langage données par Wittgenstein et par les philosophes de la tradition austro-allemandes, ses prédécesseurs et ses contemporains ? Voilà la question à laquelle répond ce livre. »¹⁵ Mulligan dédouble sa question en deux problématiques distinctes. La première cherche naturellement les points d'accords et de divergences des deux types de descriptions. La seconde exprime la préoccupation principale de l'auteur dans la mesure où elle invite franchement à considérer l'hypothèse selon laquelle les descriptions des héritiers de Brentano pourraient être préférables à celles de Wittgenstein. Certes il y a décrire et décrire, et cet acte est toujours au service d'un projet philosophique. Or qu'y a-t-il de commun entre la visée de Wittgenstein et celle de ces philosophes austro-allemands ? C'est bien là

¹³ Ibid., p225 ; il s'agit entre autre de la réponse à l'article de M. Ouelbani cité plus haut.

¹⁴ Ibid.,p225.

¹⁵ Ibid., p12.

première différence que relève Mulligan, et elle n'est pas des moindres. « *Les héritiers de Brentano, de même que Russell par exemple, sont des philosophes convaincus en ce sens qu'ils prennent au sérieux l'idée de la philosophie comme entreprise théorique.*¹⁶ » Tandis que les descriptions de Wittgenstein « *sont subordonnées à une thérapie dont la finalité est de mettre un terme à la tentation philosophique.*¹⁷ » On serait bien tenté de s'arrêter là. Mais pour Mulligan, c'est au contraire le point de départ de sa démarche. Il existe indubitablement une profonde différence de statut entre les descriptions de Wittgenstein et les autres : une entreprise théorique en philosophie aboutit à l'élaboration d'un système, ce que récuse l'auteur des Recherches Philosophiques. Mais n'aurait-il pas cédé lui-même de temps en temps à des descriptions qui auraient « *un air de systématisme* »¹⁸ ?

Mulligan entreprend donc de traquer ce type de situation, sortes de complaisances wittgensteiniennes sur lesquelles il pourrait appuyer l'étape suivante de sa démonstration qui conduirait Wittgenstein à devenir en quelque sorte un crypto-phénoménologue. C'est en particulier dans le chapitre VII sur les couleurs que cette entreprise est le plus minutieusement développée. Certaines phrases de l'auteur sont très révélatrices. Ainsi, Mulligan reconnaît que Wittgenstein n'a jamais été phénoménologue, « *mais, ajoute-t-il aussitôt – il est plus facile de le confondre avec un phénoménologue en lisant ses remarques sur les couleurs que tout autre partie de son œuvre.*¹⁹ » Il serait bien tentant de le prendre au mot en qualifiant l'ensemble de son étude de tentative acharnée consistant à faire passer Wittgenstein pour un disciple « *déviant* » de Husserl.²⁰ Mulligan n'hésite pas d'ailleurs à affirmer sans détours que les « *ambitions thérapeutiques* » de Wittgenstein ont brisé son élan descriptif.²¹ Plein d'espoir, Mulligan relève la distinction que fait Wittgenstein entre les entreprises descriptives et explicatives, entre une question comme « *Qu'est-ce que l'impression de blanc ?* » et les questions concernant la façon dont l'impression de blanc se produit.²² Plus loin, il note qu'il avait accepté deux thèses explicatives caractéristiques de la psychologie descriptive depuis Stumpf, notamment l'indépendance de la couleur et de

¹⁶ Ibid., p13

¹⁷ Ibid., p13.

¹⁸ Ibid., p223.

¹⁹ Ibid., p153.

²⁰ Ibid., p170.

²¹ Ibid., p153.

²² Ibid., p170 ; citation extraite des *Remarques sur les couleurs*, §221.

la forme. Va-t-il passer de là à la recherche des vérités non contingentes exprimées par ses descriptions ? Non. Et Mulligan déplore vivement qu'à l'inverse de Katz, soucieux de découvrir les relations entre les différents systèmes de couleurs, la morale de Wittgenstein soit « *ici comme ailleurs* », « *d'un point de vue théorique, négative : toutes les couleurs ne sont pas des concepts de même sorte, etc.* ».²³ Mais le plus important ici est que la dernière partie de ce chapitre, intitulée « Un système ? »²⁴, soit bien peu concluante. Une analyse comparative fouillée des descriptions de Wittgenstein, de Katz, de Bühler, et bien d'autres ne peut donner lieu qu'au constat déjà posé dans les autres chapitres : beaucoup de questions soulevées par Wittgenstein se retrouvent, parfois dans des formulations assez proches, chez l'un ou l'autre psychologue descriptif, mais là où ces derniers reconnaissent l'expression de concepts, le premier n'y voit que celle de termes de ressemblance de famille. Mulligan se heurte ici comme toujours à ce mur que Wittgenstein se refuse à franchir, celui de la représentation.

Le plus curieux dans cet ouvrage, est que toutes ces difficultés, pour ne pas les qualifier d'impasses, sont bien relevées par Mulligan dès l'introduction. Il souligne que « *tous les héritiers de Brentano, comme leur maître, sont ainsi persuadés qu'ils détiennent la clé d'une épistémologie qui convient à leur descriptions et leur permet de les avancer. [...] Au sein de la tradition phénoménologique, cette épistémologie s'enrichit d'autres capacités, comme celle de pouvoir saisir les essences et « espèces » atemporelles, ainsi que leurs connexions non moins atemporelles (Wesenzusammenhänge) au travers des intuitions d'essence* ».²⁵ Or, chez Wittgenstein, la description est suivie d'un silence sur la nature de ce qui est décrit. Le lecteur est invité à « *regarder, à scruter, à voir de près, même s'il est certain que jamais nos yeux ne nous livreront le contenu de ses descriptions.* »²⁶ Mulligan est assurément un lecteur rétif à cette invitation à la contemplation silencieuse, instrument thérapeutique privilégié de Wittgenstein pour écarter les tentations philosophiques. D'une certaine façon, Wittgenstein est coupable aux yeux de Mulligan de ne pas avoir su tirer parti de ses propres descriptions, alors qu'il partageait là avec les héritiers de Brentano un outil puissant.

Le chapitre I analyse bien cette situation, au point que l'on se

²³ Ibid., p172.

²⁴ Ibid., p172-180.

²⁵ Ibid., p15.

²⁶ Ibid., p15.

demande après sa lecture s'il est nécessaire de lire les suivants. Le paragraphe intitulé « Description, vision et cécité »²⁷ rappelle la prédilection commune à tous ces philosophes pour la rhétorique de la vision, assimilée peut-être trop rapidement par Mulligan à celle de l'intuitionnisme.²⁸ Wittgenstein, depuis le *Tractatus* jusqu'à la fin de sa vie, revient toujours à l'enjeu philosophique d'un regard correct posé sur le monde. La citation du §66 des *Recherches Philosophiques* par Mulligan, « *Ne pense pas, regarde plus tôt* », est très intéressante, intervenant au cœur d'un exposé sur les ressemblances entre Wittgenstein et les phénoménologues, précisément sur cette compréhension de l'activité philosophique comme vision. Cette démarche peut être qualifiée « d'intuitionniste » à juste titre sans doute dans le cas de Husserl, motivé par une quête des fondements analogue à celle de Hilbert, et recherchant une « *intuition aussi pure que possible* »²⁹, afin de percevoir dans la plus grande transparence les essences, leurs liaisons essentielles et les formes logiques. Husserl et Wittgenstein ressentent tous deux une insatisfaction liée à une forme de cécité, qu'il faut guérir. Mais la cure et l'effet de la guérison diffèrent. Mulligan remarque avec justesse que les intuitionnistes accordent une grande importance à ce qu'ils ont eux-mêmes vu. Et c'est ainsi, qu'ils s'autorisent le passage à l'étape suivante, à l'instar de Reinach, pour qui la phénoménologie n'est pas seulement une activité, elle découvre l'existence de lois d'essence, « *une des choses les plus importantes en philosophie [...] et une des choses les plus importantes au monde* ».³⁰ Voilà bien pourquoi le terme intuitionnisme ainsi entendu ne saurait s'appliquer à Wittgenstein. Car dans son incitation à voir correctement, il s'agit bien plutôt de se désengager d'une vision qui prendrait trop d'importance aux yeux du philosophe et le tiendrait captif.

Il semble bien que Mulligan n'ait pas pris toute la mesure de cette conviction wittgensteinienne, comme le démontre sa tentative de nivellement des mises en garde de ce dernier au sujet des risques de produire une mythologie de processus psychologiques avec les exemples de confusions et d'erreurs relevés par les disciples de Brentano inquiets de la diversité de leurs intuitions. Car ils sont conscients que si certaines

²⁷. Ibid., p35.

²⁸. Ibid., p35.

²⁹. Ibid., p35, cf. Note 3.

³⁰. Ibid., p36.

intuitions paraissent conduire à la connaissance sûre de vérités non contingentes, d'autres ne le font pas. Mais rien de tel pour Wittgenstein, qui a bien diagnostiqué la véritable tentation qui se cache derrière toute description qui se donnerait pour fondement d'une théorie, qui prétendrait donner accès à un contenu singulier d'un autre ordre, à une essence ou une intention de jugement. Car « *fixer du regard est un phénomène étroitement lié à l'ensemble du puzzle solipsiste.* »³¹. La prétendue intuition du philosophe métaphysicien ou du psychologue n'est qu'un symptôme de type solipsiste : plus le philosophe concentre son regard sur les choses, plus elles semblent avoir un coefficient de subjectivité et en viennent à paraître des « *choses vues* ». ³² C'est en ayant lui-même mené un long combat contre cette tendance morbide de l'esprit, que Wittgenstein a compris que toute tentative philosophique pour « sortir » la perception d'un aspect, du voir-comme ou de son interprétation descriptive du seul plan de la représentation langagière était un signe de confusion mentale. Ce faisant, il avait renvoyé dos à dos, idéalisme, solipsisme et réalisme comme étant les différentes facettes d'une seule et même manifestation pathologique. Les recherches approfondies de Mulligan sur la diversité des courants épistémologiques de la philosophie autrichienne et de l'école philosophique d'Europe centrale peuvent conduire ainsi à un résultat très satisfaisant pour le lecteur de Wittgenstein : en tenant compte des intrications et des oscillations fréquentes de leurs représentants entre des positions réalistes et nominalistes, on apporterait des éléments très convaincants en faveur de son analyse. Mulligan lui-même offre encore incidemment des arguments à son adversaire, lorsqu'il cite au chapitre VIII un commentateur de Husserl qui « *relève la tension, au sein de la phénoménologie, entre son analyse de la connaissance et l'exigence de systématité, en particulier en ce qui concerne les relations de justification entre les parties d'un système : la première conduit au réalisme, la seconde à l'idéalisme.* »³³ Précisons que Mulligan, tout au long de ce dernier chapitre consacré à l'analyse des certitudes, relève le double défi de présenter des éléments en faveur d'une thèse selon laquelle l'épistémologie de Husserl serait anti-fondationaliste³⁴, sans perdre de vue son plaidoyer en faveur

³¹. Wittgenstein, *Notes sur l'expérience privée et les sense data* (p59, p66); *Le Cahier bleu et le cahier brun* (p270).

³². Sass (2010, p66-67).

³³. Mulligan (2012, p199) ; il s'agit d'une citation de R. Winkler in *Phänomenologie und Religion. Ein Beitrag zu den Prinzipienfragen der Religionsphilosophie*, Tübingen, Mohr, 1921, p76 s.

³⁴. *Ibid.*, p197.

d'une philosophie de Wittgenstein totalement imprégnée de « *Systemgedanke* »³⁵.

Sur la comparaison entre Wittgenstein et Husserl, beaucoup d'études ont été menées, outre celles déjà mentionnées de Kevin Mulligan, avec des conclusions plus ou moins nuancées. On peut certes reconnaître chez le dernier Husserl des préoccupations communes avec l'auteur de *De la certitude*, ce n'est pas pour autant que leurs chemins se croisent, ni même qu'un simple dialogue peut s'instaurer. Il demeure en effet chez le philosophe allemand un présupposé de taille qui lui invalide définitivement l'estime de Wittgenstein. Comment faire entendre à celui qui proclame que « *la philosophie n'est rien d'autre que rationalisme, et ce de part en part* »³⁶, que « *le jeu de langage est pour ainsi dire quelque chose d'imprévisible [...] Il n'est pas fondé. Ni raisonnable, ni déraisonnable non plus. Il est là comme notre vie.* »³⁷. La confiance exclusive du philosophe aux principes de la Raison et son penchant à en surestimer les pouvoirs a toujours paru inquiétante à Wittgenstein et pour ainsi dire non naturelle.³⁸ Husserl lui-même, comme le rappelle Mulligan, a conscience que si « *l'analyse phénoménologique* » est si difficile, c'est « *parce qu'elle requiert une direction de pensée et d'intuition antinaturelle* »³⁹, pour ce faire, nous devons aller à l'encontre « *d'habitudes profondément enracinées qui ont été constamment renforcées depuis l'aube de notre développement mental .* » Comment exprimer mieux la démarche radicalement opposée à la solution wittgensteinienne du *Lebensproblem*, entendue comme une histoire naturelle, à savoir la description des jeux de langage insérés dans nos formes de vie ? Tout rapprochement entre Husserl et Wittgenstein ne peut-être que superficiel. Certes, ils sont entrés tous les deux dans un projet descriptif en philosophie, mais ce sont les présupposés rationalistes de Husserl qui le conduisent à passer de la description à la théorie, alors que le rôle contingent de la rationalité dans l'analyse des jeux de langage maintient Wittgenstein jusqu'au bout dans une démarche descriptive qui ne peut que relier « l'apparence à l'apparence », « le vécu au vécu. »⁴⁰ Ce fossé entre les deux philosophes creusé par ces conceptions opposées de

³⁵. Ibid., p199.

³⁶. Husserl (1976, §73, p302).

³⁷. Wittgenstein, *De la certitude*, §559.

³⁸. Cf. Rigal (2003).

³⁹. Mulligan (2012, p36).

⁴⁰. Wittgenstein, *Remarques sur les couleurs* (§§ 232 et 234).

la rationalité, est beaucoup trop important pour pouvoir être comblé ou plutôt négligé, or c'est ce que propose Mulligan. Rencontrant à chaque instant des désaccords entre Wittgenstein et les héritiers des Brentano qui proviennent toujours de cette opposition sur le statut des descriptions, l'auteur annonce purement et simplement qu'en dépit de leur intérêt certain, « *il en sera fait par la suite abstraction.* » « *L'évaluation des descriptions de nos penseurs austro-allemands se concentrera ainsi sur la question de savoir si les descriptions de Wittgenstein les plus plausibles ne doivent pas être considérées comme des fragments des différentes descriptions systématiques les plus plausibles offertes par ses prédécesseurs.* »⁴¹ De fait, le projet de Mulligan paraît résolument conditionné par le postulat suivant: on admettra que la description systématique est possible. Si tel est le cas, pourquoi en effet ne pas envisager le passage à la théorisation, plutôt que de s'imposer un veto thérapeutique ? « *Si plusieurs règles concernant un domaine donné forment un système, la meilleure explication de son existence ne doit-elle pas faire référence à un système de connexions nécessaires entre les phénomènes eux-mêmes qui sont à leur tour expliquées par l'essence de ces phénomènes ? Ce livre n'apporte pas plus de réponses à ces deux questions qu'il n'en a présupposées.* »⁴² De plus, Mulligan semble supposer que toutes les descriptions systématiques sont directement comparables. Sans doute, d'un point de vue strictement quantitatif, à côté de la multiplication des interprétations de la psychologie descriptive due à la transgression de cette limite, les remarques de Wittgenstein apparaissent comme des parentes pauvres. Mais cette mise en parallèle est-elle seulement possible ? Mulligan soutient que Wittgenstein lui-même pratiquait la description systématique, tout en notant une différence de statut entre ses descriptions et celles des phénoménologues. Mais s'agit-il seulement de cela ? Il faudrait revenir brièvement pour clore ce compte rendu sur l'allusion lapidaire du chapitre VIII, affirmant l'omniprésence de la *Systemgedanke* dans la pensée de Wittgenstein.

Cette affirmation de Mulligan s'appuie sur une seule référence, un ouvrage de P. Lange étudiant les rapports entre Wittgenstein et Schopenhauer. Lange s'intéresse à une préoccupation constante chez Wittgenstein, héritée de Schopenhauer, celle de développer une philosophie organique. Elle portera ses fruits bien au-delà du *Tractatus*,

⁴¹. Mulligan (2012, p16)

⁴². *Ibid.*, p225

comme l'atteste cette remarque extraite du *Yellow book* :

There is a truth in Schopenhauer's view that philosophy is an organism, and that a book on philosophy, with a beginning and end, is a sort of contradiction. One difficulty with philosophy is that we lack a synoptic view.⁴³

Lange a démontré que Wittgenstein avait résolu ce problème du commencement et de la fin, notamment en modifiant le *Darstellungsprogram* de Schopenhauer. L'intérêt de cette thèse réside en ce qu'elle propose un traitement approfondi de la forme du *Tractatus*, notamment dans son système de numérotation des propositions, auquel Wittgenstein tenait tant, et qui est indissociable de l'expression de sa pensée. Wittgenstein a su ainsi surmonter dans le *Tractatus* la contradiction de la forme et du fond, ce qui est le propre de l'œuvre d'art. Tandis que Schopenhauer opposait organicité et enchaînement linéaire, Wittgenstein les a réunis. En tenant compte de la linéarité, mais dans une organisation des remarques principales plus subtile, il a renforcé le caractère organique du tout, en le « montrant ». Une telle conception, organique et non théorique, de la *Systemgedanke* n'entre pas dans le « programme » de Mulligan. A l'encontre des présentations systématiques de la psychologie descriptive, qui demeurent à la surface des phénomènes, les descriptions de Wittgenstein n'ont ainsi pas besoin d'être à leur tour expliquées, elles méritent d'être approfondies. D'ailleurs, n'est-ce pas en pensant à certains de ses prédécesseurs austro-allemands que Wittgenstein avait noté cette remarque : « Où les autres passent outre, je m'arrête » ?⁴⁴

Bibliographie

- Cometti, J.P. & Mulligan, K. (eds.) (2001) - *La Philosophie autrichienne de Bolzano à Musil. Histoire et Actualité* (Paris, Vrin)
- Haller, R. (1993) - *Neopositivismus. Eine historische Einführung in die Philosophie des Wiener Kreises* (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft)

⁴³. Wittgenstein lectures, Cambridge 1932-1935, p43.

⁴⁴. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, 66.

- Husserl, E. (1976) - *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (traduction française de G. Granel, Paris, Gallimard, §73)
- Mulligan, K. (2012) - *Wittgenstein et la philosophie austro-allemande* (Paris, Vrin)
- Mulligan, K. (1991) - Colours, Corners and Complexity : Meinong and Wittgenstein on some Internal Relations (in B.C. Van Fraassen, B.Skyrms, W. Spohn (eds), *Existence and Explanation : Essays in Honor of Karel Lambert*, Dordrecht, Kluwer, p.77-101)
- Mulligan, K. (2006) - Soil, Sediment and Certainty (in M.Textor (ed.), *The Austrian Contribution to Analytic Philosophy*, Londres, Routledge, p.89-129)
- Mulligan, K. (2004) - L'essence du langage, les maçons de Wittgenstein et les briques de Bühler
(URL : <http://htl.linguist.jussieu.fr/dosHEL.htm> ; tr.française de Wittgenstein's Builders and Bühler's Bricks, 1997)
- Mulligan, K. (2011) - Wittgenstein et ses prédécesseurs austro-allemands (Conférences Hugues Leblanc, Montréal, I "De l'esprit et de l'âme", II "Eprouver vs Vouloir Dire, Vouloir, Se Souvenir", III "Significations primaires et secondaires", *Philosophiques*, vol.38(2), p. 5-69)
- Ouelbani, M. (2010) - Wittgenstein, ses prédécesseurs et ses contemporains (in A.Reboul (éd), *Philosophical papers dedicated to Kevin Mulligan*, Genève,
URL: <http://www.philosophie.ch/kevin/festschrift/>)
- Rigal, E.(2003) - Au commencement était l'action : Wittgenstein et Husserl (*Noesis*, vol.5, p.153-185)
- Sass, L.-A. (2010) - *Les paradoxes du délire, Wittgenstein, Schreber et l'esprit schizophrénique* (Ithaque)
- Toccafondi, F. (2004) - Karl Bühler and Neopositivism, Reasons for a non-convergence (*Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Epistémologie Langage*], n°2, Paris, SHESL, p.2)
- Wittgenstein, L. (1984) - *Remarques mêlées* (TER)
- Wittgenstein, L. (1997) - *Remarques sur les couleurs* (TER)
- Wittgenstein, L. (2004) - *Recherches philosophiques* (Paris, Gallimard)
- Wittgenstein, L. (1993) - *Tractatus Logico-Philosophicus* (Paris, Gallimard)

Wittgenstein, L. (1994) - *Le cahier bleu et le cahier brun* (Paris, Gallimard)

Wittgenstein, L. (1989/1994) - *Remarques sur la philosophie de la psychologie, I & II* (Mauvezin, TER)

Wittgenstein, L. (1982) - *Notes sur l'expérience privée et les sense data* (Mauvezin, TER)

Wittgenstein, L. (2006) - *De la certitude* (Paris, Gallimard)

Wittgenstein, L. (1979) - *Wittgenstein's Lectures, 1932 - 35*, (Alice Ambrose (ed.), Blackwell)